1876. — 23e Année. — N° 16. 10 cent. le numéro. Mercredi 23 février 1876.

LA

FRANCE MÉDICALE

Paraissant le Mercredi et le Samedi

BUREAUX
CHEZ V. A. DELAHAYE ET Cie
Place de l'École-de-Médecine
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
LE Dr E. BOTTENTUIT
Médecin consultant aux Eaux de Plombières, ancien interne des hôpitaux de Paris, Membre de la Société Anatomique, Chevalier de la Légion d'Honneur.

UN AN
FRANCE . . . . . 12 FR.
UNION POSTALE . . . . 16 »
PAYS D'OUTRE-MER . 20 »

Les ouvrages remis en double sont annoncés et analysés. — Adresser ce qui concerne la Rédaction à M. le Dr E. BOTTENTUIT, 19, boulevard Malesherbes.
On s'abonne chez V. A. DELAHAYE et Cie et dans tous les Bureaux de poste; l'abonnement se continue sauf avis contraire. — Les Annonces sont reçues chez le RÉGISSEUR, 21, rue de la Monnaie

LIBRARY

SOMMAIRE

Travaux originaux : De l'hémophylie (Hôpital Sainte-Eugénie, M. le Dr Cadet de Gassicourt). — **Physiologie et thérapeutique** : Les préparations d'aconit. — Action du froid sur le lait et les produits qu'on en tire, par M. E. Ferrand. — **Comptes-rendus analytiques des Sociétés savantes** : *Académie des sciences*, séance du 14 février 1876. — *Société de médecine pratique*, séance du 20 janvier 1876. — **Nécrologie. Thèses pour le doctorat. — Nouvelles. — Feuilleton** : Chronique de la pharmacie (*Suite*), par M. E. Genevoix.

TRAVAUX ORIGINAUX

HÔPITAL SAINTE-EUGÉNIE. — M. LE Dr CADET DE GASSICOURT.

De l'hémophylie.

MESSIEURS,

Le malade couché au n° 14 de la salle Saint-Joseph est un garçon de 13 ans 1/2, atteint d'hémophylie.

L'hémophylie est une maladie qui, sans être très-rare, est cependant assez exceptionnelle pour qu'il soit nécessaire de ne pas négliger les occasions qui se présentent d'en faire l'étude; et je suis d'autant plus désireux d'appeler votre attention sur ce point que, tout exceptionnelle qu'elle soit, elle est peut-être plus fréquente qu'on ne le suppose, et que le médecin, non prévenu, pourra la méconnaître à son grand dommage, et au grand préjudice des malades. Je vous en citerai tout à l'heure un triste exemple.

Mais il faut d'abord, pour vous faire bien saisir les caractères de cette étrange affection, lui assigner sa place dans le cadre nosologique. Ce préambule est ici très-nécessaire, car les hémorrhagies ne sont point rares dans l'enfance, et cette fréquence même pourrait être la cause de confusions regrettables; vous savez tous, en effet, combien les épistaxis sont communes à cet âge; elles le sont à tel point que leur apparition au début d'un état fébrile perd beaucoup de l'importance qu'on y devrait attacher chez un adulte et pourrait faire croire à une fièvre typhoïde qui n'existerait pas; vous connaissez ces hémorrhagies multiples, complications si ordinaires de la coqueluche, hémorrhagies nasales, gingivales, sous-conjonctivales, bronchiques, dont nous avons, en ce moment même, un bel exemple dans nos salles. Vous vous rappelez aussi quelles précautions vous sont recommandées dans l'application des sangsues chez les très-jeunes sujets, et combien sont à craindre ces hémorrhagies secondaires que rien ne peut arrêter.

Vous voyez donc que les enfants sont prédisposés aux hémorrhagies. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'étude des conditions physiologiques qui expliquent cette prédisposition. Mais, il importe de remarquer que, chez eux, comme chez les adultes, les hémorrhagies sont, dans la plupart des cas, un symptôme ou un accident d'une maladie aiguë ou chronique, à déterminations multiples, au milieu de laquelle elles apparaissent: hémorrhagies dans la fièvre typhoïde, dans la variole, dans la coqueluche, dans les maladies du cœur, etc., etc.; tandis que trois maladies seulement ont pour symptôme unique ou tout au moins essentiel l'hémorrhagie; ces trois maladies sont: le scorbut, le purpura hémorrhagique ou maladie de Werlhof, l'hémophylie.

Le scorbut et le purpura hémorrhagiques sont deux maladies très-voisines l'une de l'autre, tellement voisines que certains auteurs les ont réunies sous le nom de diathèse hémorrhagique ai-

FEUILLETON

CHRONIQUE DE LA PHARMACIE

Nécrologie (*Suite*) (1).

En aucune année, la mort n'a été aussi prodigue de ses coups; elle a délivré de la vie un aimable vieillard, un savant modeste, l'un des vétérans de la Société de pharmacie, Tassart, ancien pharmacien de l'hôpital Saint-Antoine, puis économe de la pharmacie centrale des hôpitaux.

Il fut un instant la victime d'une singulière aventure pendant son internat à l'Hôtel-Dieu. Louis XVIII se rendait en voiture de gala à Notre-Dame. Sous les fenêtres de l'Hôtel-Dieu, l'équipage royal et l'escorte furent assaillis par des projectiles humides, plus nauséabonds que dangereux. Les gardes se précipitent dans l'Hôtel-Dieu, fouillent les premières salles, et trouvent Tassart et le frère de Dupuytren, dans le paisible exercice de leurs fonctions d'internes en pharmacie.

Appréhendés, malgré leurs protestations, frappés, garrotés, conduits en prison, ils ne durent leur liberté, au bout de vingt-quatre heures, qu'aux démarches du grand chirurgien.

M. Tassart souriait de cette mésaventure, qui eût fait d'une autre nature moins bien équilibrée un irréconciliable à perpétuité.

La mort ne s'est pas seulement adressée à la vieillesse. Elle a brutalement, et dans la force de l'âge, frappé un travailleur de Lyon, Fayard, propriétaire des produits Patterson.

Espic de Bordeaux, l'auteur des cigarettes de ce nom, Chassaing, de Maisons-Laffitte, l'inventeur du vin que Daremberg a patronné à l'Académie de médecine, font aussi partie de la funèbre liste.

A Paris, deux des meilleurs pharmaciens galénistes, qui s'étaient dévoués entièrement à la tâche lourde et absorbante de la pharmacie d'ordonnances, qui s'étaient créé l'un et l'autre une notoriété d'honneur et de ponctualité professionnelle au milieu des populations ouvrières où ils ont vieilli, qui n'avaient jamais reculé devant les appels et les fonctions de la charité municipale, Roussel, dans la rue du Temple, Taffoureau, dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, s'en sont allés à leur dernière demeure, escortés par la foule de leurs obligés.

La science pharmaceutique compte aussi des victimes : Boucher, le savant et ingénieux pharmacien militaire, a été subitement enlevé à ses fourneaux.

Auteur de nombreux mémoires sur l'hygiène, la chimie, la pharmacie militaire en campagne et dans les hôpitaux, il a surtout attaché son nom à l'ardente polémique suscitée par les conflits de l'intendance et du corps de santé. Le demi-succès remporté à l'Académie de médecine était loin d'avoir apaisé son ardeur, et sa plume infatigable était finement taillée pour défendre sa thèse, — l'autono-

(1) V. *France médicale*, n° 6.

guë. Ce mot de diathèse me paraît ici mal appliqué ; ce sont deux maladies aiguës qui se déroulent logiquement et régulièrement dans leurs causes, leurs symptômes, leur marche, et qui, après une durée plus ou moins longue, se terminent par la guérison ou par la mort, et n'impriment pas leur sceau sur tout l'organisme, comme les vraies diathèses.

Tout autre, au contraire, est l'hémophylie, et son caractère propre est justement d'imprégner à tel point les individus qui en sont atteints qu'ils sont et restent hémophyles jusqu'à leur mort, ce qui est le plus fréquent, ou jusqu'à leur guérison, ce qui est malheureusement le cas le plus rare. A ce caractère, vous reconnaissez, Messieurs, la diathèse, et, en effet, l'hémophylie est essentiellement une maladie diathésique. Mais bien différente des grandes diathèses à manifestations multiples, des maladies constitutionnelles de Bazin (arthritis, scrofule, syphilis, dartre), l'hémophylie n'a qu'une manifestation unique : l'hémorrhagie.

Aussi l'histoire de l'hémophylie est-elle facile à comprendre et à retenir. Qui l'a vue une fois la reconnaît toujours ; une erreur de diagnostic ne pourrait être qu'un oubli. Cette simplicité, d'ailleurs, est commune à beaucoup de maladies rares : la pellagre, la lèpre tuberculeuse et anesthésique, l'atrophie musculaire pseudo-hypertrophique, dont je vous montrerai bientôt un exemple, et quelques autres, dont le caractère propre est d'avoir un symptôme prédominant, qui frappe immédiatement l'observateur.

Cela dit, Messieurs, et la place de l'hémophylie étant ainsi marquée dans le cadre nosologique, j'aborde immédiatement l'étude de notre hémophyle et tout à la fois de l'hémophylie.

L'enfant qui est dans nos salles, et que vous avez vu tout à l'heure, est arrivé déjà à un développement tel de la maladie, qu'on peut le considérer comme un type, type atténué assurément, et d'intensité médiocre, heureusement pour lui, mais d'un caractère assez accusé pour que les symptômes qu'il présente soient ceux de la maladie presque entière.

Cet enfant est français, et notre pays a le triste privilége, commun à tous les pays septentrionaux, d'offrir d'assez nombreux exemples d'hémophylie ; car, sur 100 hémophyles, on en trouve 8 1/2 chez nous. Ne nous plaignons pas trop, cependant : l'Allemagne en compte 48 pour 100.

Le père de notre malade est hémophyle et sujet à de fréquentes épistaxis ; la première fois qu'il vit son fils saigner du nez, il lui dit : « Tu es comme moi. » Une de ses sœurs, plus jeune que lui, est souvent atteinte du même accident. La mère et un autre enfant, un garçon, ne présentent pas la même disposition. Quant aux grands parents, je n'ai sur eux aucun renseignement, mais vous savez que la population de nos hôpitaux ne connaît guère ses ascendants, elle s'arrête vite dans ses souvenirs.

Cette influence héréditaire, que je vous signale ici, est un des caractères propres de l'hémophylie, qui est une maladie de famille. Tantôt l'hérédité est immédiate, comme dans le cas actuel, tantôt elle est médiate, et une génération tout entière peut être épargnée, tandis que les ascendants et les descendants sont frappés par la diathèse. Enfin elle n'est pas fatale et l'on a calculé qu'en moyenne une moitié des enfants n'était pas frappée. Mais ici on doit faire la part d'un des parents, car il serait au moins singulier que le père et la mère fussent tous deux hémophyles.

Dès l'âge de 2 à 3 ans, notre petit malade a été sujet à de fréquentes épistaxis, survenant spontanément ou sous l'influence des causes les plus insignifiantes. Un jour même, à l'asile, il avait alors 5 à 6 ans, l'épistaxis fut si abondante que les surveillantes pensèrent qu'il allait mourir, et, prises de peur, envoyèrent en toute hâte chercher les parents. L'enfant ne mourut pas, mais il resta plus d'un an dans un état d'extrême faiblesse et de profonde anémie. C'est, en effet, dès la première enfance, ordinairement dans le cours de la première et de la deuxième année que l'hémophylie fait sa première apparition, croissant rapidement avec les années, et amenant bientôt des accidents sérieux, qui peuvent être mortels. Parfois elle naît plus tôt encore, même dès la naissance, et les enfants succombent alors le plus souvent à une hémorrhagie du cordon ombilical.

Si l'âge a son importance, le sexe a aussi la sienne, et ici, comme ailleurs, notre malade est encore un type : c'est un garçon. Certains auteurs ont cru à une immunité complète pour les filles ; il n'en est rien ; les exemples abondent, et la sœur de notre enfant en est une preuve. Mais la différence entre les deux sexes est encore très-considérable, puisque l'hémophylie est 7 fois plus fréquente chez l'homme que chez la femme.

Vous voyez, Messieurs, que jusqu'à présent l'histoire de la maladie et celle du malade se confondent presque complètement, et vous pouvez constater aussi que cette histoire est composée d'un seul mot : hémorrhagie. Si nous étudions maintenant les symptômes qu'a présentés cet enfant depuis son entrée à l'hôpital, et ceux qu'il offre encore aujourd'hui, vous reconnaîtrez et la même simplicité et la même concordance de phénomènes.

C'est le 26 janvier dernier qu'à la suite d'un effort, mais d'un effort très-peu violent, survint une hématurie, qui brusquement prit des proportions considérables, et engagea les parents à envoyer l'enfant à l'hôpital, où il entrait deux jours plus tard. Le matin, à ma visite, je fus frappé de son air de faiblesse et de la pâleur de son visage ; la quantité de sang que je vis mêlée à l'urine me parut en désaccord avec le récit qu'il me fit de l'effort si peu intense auquel il l'attribuait. J'enlevai immédiatement les couvertures et je fus frappé aussitôt des nombreuses ecchymoses et des pétéchies qui couvraient les jambes et les parties inférieures des cuisses. Poussant alors plus loin mon examen, je trouvai des ecchymoses et des pétéchies semblables sur les deux fesses,

---

mie des pharmaciens militaires, — même devant les membres de l'Assemblée nationale. Les vivaces émotions auxquelles s'abandonnait son âme impressionnable n'ont pas peu contribué à sa fin subite.

L'année a commencé et fini par deux deuils particulièrement sensibles à la pharmacie parisienne.

Le 1er janvier, la terre se refermait sur Paul Gage, et le 26 décembre, deux mille amis rendaient les derniers devoirs à Massignon.

L'un et l'autre, comblés des faveurs de la fortune, avaient largement rempli leur existence, en semant les bienfaits autour d'eux.

Paul Gage, doué d'une rare aptitude pour le commerce, avait, dès les débuts, cherché à secouer la torpeur professionnelle, où le simple et monotone détail de la pharmacie endort les mieux trempés.

Energique et plein d'ardeur, il suffit aux combats homériques de la première heure, et il fut l'un des heureux que la fortune récompensa de leur vaillance. Il faudrait une odyssée pour dépeindre l'histoire de ses relations avec certains de ses voisins qui n'admettaient qu'une devise : *primo mihi*.

Paul Gage se plaisait au souvenir des luttes professionnelles de sa jeunesse, et sa conversation ne tarissait pas sur ce sujet.

Mais l'œuvre principale de Paul Gage, celle pour laquelle il a dépensé ses dernières forces, celle qui prend la tournure d'une grande œuvre commerciale, dont le succès s'accentue chaque jour, qui sera bientôt déclarée d'utilité publique, est la création de *la Société pour la protection de la marque de fabrique*.

C'est à l'initiative de cette société que le commerce français doit l'abaissement des barrières internationales qui s'opposaient au dépôt de ses marques à l'étranger.

C'est encore elle qui vient d'obtenir en cassation cette décision importante, confirmant un arrêt de la Cour d'appel de Paris, du 19 mars 1875, condamnant plusieurs imprimeurs de Paris, à 15 jours d'emprisonnement et à 500 francs d'amende, comme complices du délit de contrefaçon de marques de fabrique.

Il a fallu l'énergie, la science juridique, l'expérience commerciale, dont cette société renferme les éléments, pour déjouer les spécieux sophismes d'adversaires puissants, qui déclaraient vouloir se mettre à l'abri de toute responsabilité, parce qu'ils n'avaient pas fabriqué l'instrument du délit, le cliché ; parce que la remise entre leurs mains de ce cliché était un piége, et en réalité le délit ; parce qu'ils ne se croyaient pas tenus de savoir où allaient les étiquettes et marques qu'ils imprimaient ; parce que l'acte de complicité incriminée n'a causé aucun préjudice, puisque les plaignants ont fait saisir immédiatement toutes les étiquettes fabriquées.

Tous ces sophismes de la scolastique juridique se sont évanouis devant le bon sens des magistrats. Et cependant, ces sophismes avaient ébloui les juges de première instance qui avaient renvoyé les imprimeurs des fins de la plainte.

Mais qu'en place de clichés d'étiquettes avec noms et adresses, on eût porté à ces complaisants imprimeurs la matrice du timbre de

sur le cou et sur l'épaule droite ; je constatai la présence d'une bosse sanguine sous-muqueuse de la grosseur d'un pois derrière les incisives inférieures. J'interrogeai la sœur du service, et j'appris d'elle que, outre l'hématurie, il y avait aussi des hémorrhagies intestinales, et que ces hémorrhagies, dont la première s'était produite deux ou trois jours avant l'entrée à l'hôpital, s'étaient renouvelées deux fois depuis lors. La sœur me dit aussi que deux épistaxis avaient eu lieu, et je pus voir que l'orifice des fosses nasales en conservait encore les traces. Dès lors, mon diagnostic était posé, et certes, il était facile. Par acquit de conscience j'auscultai le cœur, et je ne trouvai rien. Les poumons étaient sains, l'apyrexie complète, l'appétit conservé.

Deux renseignements m'étaient encore nécessaires pour compléter l'histoire actuelle du malade : éprouvait-il des douleurs articulaires? avait-il eu quelques convulsions? Sur le premier point, ses réponses furent vagues ; sur le second, absolument et résolument négatives.

C'est alors que j'obtins de lui tous les détails que je vous ai fait connaître sur ses parents et sur sa vie passée ; c'est alors aussi que je sus avec quelle extrême facilité la moindre coupure, l'égratignure la plus légère provoquaient une hémorrhagie, et le moindre choc, une ecchymose.

Eh bien, Messieurs, je vous le demande : Est-il rien de plus net, est-il rien de plus simple, qu'une pareille maladie? Et lorsque j'aurai complété en quelques mots ce que cet exposé rapide de notre malade a d'insuffisant, au point de vue nosologique, vous sera-t-il jamais permis de méconnaître l'hémophylie ?

Les hémorrhagies, chez ces pauvres malades, peuvent se faire par toutes les voies. Les plus ouvertes sont naturellement les plus faciles, et de toutes les hémorrhagies, l'épistaxis est la plus fréquente. Grandidier dans son relevé, l'a notée 110 fois. Puis viennent les hémorrhagies intestinales (32 fois), puis à peu près à égal degré de fréquence (10 à 14 fois) l'hématurie, l'hémorrhagie gingivale, stomacale, pulmonaire, et celle des organes génitaux de la femme. Mais il n'est pas nécessaire qu'une ouverture naturelle existe pour que le sang s'échappe au dehors ; la langue, les oreilles, la pulpe des doigts, le cuir chevelu, le bord des paupières, l'aisselle, le pubis....., peuvent être le siége de l'hémorrhagie, je dis de l'hémorrhagie spontanée.

Mais qu'elle soit spontanée ou traumatique, l'hémorrhagie se fait toujours par gouttelettes, qui se réunissent en nappe, et, fait à noter d'une façon toute particulière, parmi les causes traumatiques, les plaies nettes, profondes, l'ouverture directe des veines moyennes ne sont pas les plus à craindre, celles qui n'intéressent que les vaisseaux capillaires sont bien autrement redoutables. Aussi voit-on, à la suite des larges coupures, les hémorrhagies immédiates s'arrêter parfois facilement, et les hémorrhagies secondaires devenir promptement mortelles.

Un mot maintenant, Messieurs, sur les prétendues affections articulaires et sur les névroses convulsives qu'on a signalées dans l'hémophylie.

Quant aux affections articulaires, je crois qu'elles n'existent pas, ou, du moins, qu'elles n'ont aucun rapport avec le rhumatisme. Tout le monde sait qu'il existe un purpura rhumatismal, et peut-être cette coïncidence de purpura et de douleurs articulaires dans l'hémophylie a-t-elle fait créer une association d'idées involontaire. Or, ce n'est pas du purpura rhumatismal, mais du scorbut et de la maladie de Werlhof qu'on doit rapprocher l'hémophylie ; et, dans ces maladies, les douleurs articulaires sont dues à des épanchements sanguins intra-articulaires. Il en est de même dans l'hémophylie.

Les névroses convulsives attireront aussi un instant notre attention. On a signalé l'hystérie, l'éclampsie, l'épilepsie. Pour celle-ci, je fais plus que des réserves ; c'est une étrange confusion d'idées que de ranger l'épilepsie à côté de l'éclampsie dans un même cadre nosologique ; c'est ne voir que l'apparence des choses, et confondre le phénomène objectif avec la réalité de l'objet. De l'hystérie, je ne saurais rien dire ; des auteurs très-recommandables, et en particulier M. Gintrac, en citent des observations très-intéressantes et très-concluantes. Mais à propos de l'éclampsie, je veux vous montrer, par un exemple, l'influence des pertes abondantes de sang et de l'anémie qui leur succède sur cette névrose convulsive. Les convulsions suites immédiates des grandes hémorrhagies sont bien connues, mais on voit plus rarement, comme chez un jeune malade de 13 à 14 ans qui m'a été dernièrement amené, deux attaques éclamptiques parfaitement caractérisées se produire en pleine anémie, six mois après une énorme perte de sang causée par une blessure profonde. Ce fait s'est produit il y a dix-huit mois ; les convulsions ne se sont pas renouvelées depuis cette époque ; l'enfant n'est pas hémophyle.

Vous parlerai-je, Messieurs, de l'anatomie pathologique et de la pathogénie de l'hémophylie ? Elles sont nulles. On trouve, il est vrai, les organes anémiés, des ecchymoses sur les viscères, et quelques hémorrhagies intra-viscérales, mais c'est tout ; et franchement, cela n'apprend pas grand' chose. Les vaisseaux, même les vaisseaux capillaires, sont ou paraissent sains. L'examen du sang n'a pas donné de meilleurs résultats ; la diminution de la fibrine est loin d'être constante, l'augmentation du nombre des globules blancs n'existe pas, et aujourd'hui d'ailleurs, que la discussion est ouverte sur la leucémie, et ne paraît pas près de finir, rapprocher l'hémophylie de la leucémie ne serait que comparer deux inconnues et jeter une faible clarté sur des questions controversées. Aussi aimé-je mieux revenir à notre petit malade et vous parler de l'avenir qui l'attend. Il est hémophyle, sans doute, mais jusqu'à présent, les accidents n'ont pas été très-graves, et il a déjà près de 14 ans. Il a donc quelque chance d'être parmi les heureux, parmi ceux qui guérissent entre 30 et 40 ans. Ils sont rares, il est vrai, et d'autant plus rares que la mort arrive le

---

l'Etat ou des vignettes de la Banque de France, auraient-ils sacrifié à la même naïveté?

La société de la marque de fabrique n'en est pas à son premier succès, et si elle a pu résister aux découragements de ses débuts, c'est que la bourse de Paul Gage était largement ouverte à toutes les actions utiles, et, comme sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite, il a voulu entourer du voile de l'anonyme sa large et dernière subvention professionnelle.

Massignon, enlevé dans la force de l'âge, à 53 ans, avait des habitudes plus calmes, et ne se plaisait que dans l'intimité de la famille ou des petites réunions professionnelles.

Sous les dehors sympathiques de la modestie, il cachait des qualités solides, un sens droit irréprochable, un caractère affable, un libéralisme du meilleur aloi, et des connaissances aussi sérieuses que variées.

Né au milieu du mouvement des affaires, — son père était l'un des premiers importateurs en gros des miels du Gatinais — Massignon s'était cuirassé à l'avance contre l'influence atrophiante du puritanisme professionnel.

Il put s'adonner aux études pharmaceutiques les plus sérieuses sous la direction de MM. Blondeau et Soubeiran, pères, Marcotte grand-père, et terminer brillamment sa carrière d'étudiant par une thèse sur la constitution de l'hydro-carbonate de magnésie.

Devenu propriétaire de la pharmacie Clérambourg, il sut toujours maintenir le plus parfait équilibre entre ses devoirs de pharmacien et les exigences du commerce.

Entouré de l'affection de tout son quartier, administrateur dévoué du bureau de bienfaisance pendant vingt ans, membre de la commission d'hygiène du 1er arrondissement et de la Société médicale, dont il eut l'honneur, rare pour un pharmacien, d'être président, il ne se plaisait qu'à faire le bien, et les services qu'il rendait, grâce au plus affectueux sourire, le rehaussaient dans la reconnaissance de ses obligés.

Président honoraire de la Société des pharmaciens de la Seine, ses fonctions, remplies avec la plus confraternelle aménité, seront longtemps rappelées à la mémoire des pharmaciens par le tarif à l'usage des Sociétés de secours mutuels, tarif qui attend sa troisième édition.

L'âme sensible de Massignon vibrait à tout ce qui était sentiment, et son amitié a toujours recompensé au centuple les hommes dévoués qui s'attachaient à lui.

Comme titres à la reconnaissance de la profession n'aurait-il que son amour filial pour le père Guillaume, dont nous avons parlé dans ces colonnes, ce modèle et ce doyen des élèves, qui s'est éteint chez lui, à quatre-vingts ans, entouré de la vénération de sa famille; n'aurait-il que son affection incessante pour notre ami et collaborateur Ferrand, dont il a créé, surveillé, encouragé, récompensé la car-

plus souvent par hémorrhagie accidentelle, et que, parfois même, c'est la main du chirurgien qui les tue. Une amputation, une ligature d'artère, une opération de fistule, moins encore, l'avulsion d'une dent, une piqûre de sangsue amènent une hémorrhagie mortelle. J'ai encore présente à la mémoire l'histoire d'une petite fille atteinte de croup, qui était arrivée à la deuxième période de l'asphyxie; la trachéotomie est décidée; les parents, anxieux, demandent si l'opération est dangereuse, si l'enfant peut succomber pendant sa durée. Le chirurgien, sûr de lui-même, répond négativement; on opère et l'enfant succombe à une hémorrhagie effroyable que rien ne peut arrêter. Désolés, terrifiés, les médecins s'informent alors, et ils apprennent, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des hémophyles dans la famille, et que l'enfant était hémophyle. Ici, Messieurs, le chirurgien ne devait rien regretter que pour lui-même, car l'enfant serait mort asphyxié quelques instants plus tard; mais voyez quels éternels regrets vous vous ménageriez si, faute d'une investigation suffisamment minutieuse, vous voyiez mourir entre vos bras un enfant auquel vous auriez posé une sangsue ou arraché une dent.

Enfin, Messieurs, c'est par là que je termine, qu'avons-nous fait et que faut-il faire? Ici, nous avons réussi, je puis le dire, à bon marché; le perchlorure de fer, et même à faible dose, a vite fait disparaître toutes les hémorrhagies. Nous n'avons eu besoin d'avoir recours ni à d'autres préparations martiales, ni au quinquina, ni à l'acétate de plomb, ni au tannin, ni à l'ergot de seigle. A plus forte raison, n'a-t-il été nécessaire de recourir ni à la glace, ni au tamponnement des fosses nasales. Il paraît même qu'en présence d'une situation désespérée, Samuel Lane, en 1840, pratiqua la transfusion du sang et qu'il réussit. Dans un cas semblable, peut-être agirais-je de même; mais ce que je ne ferai jamais, c'est la cautérisation au fer rouge pour une hémorrhagie superficielle; il faut avouer que l'idée est singulière, quand on sait que les hémorrhagies les plus dangereuses sont les hémorrhagies secondaires, et qu'elles sont à peu près inévitables lors de la chute de l'eschare.

Mais si notre petit malade est guéri des accidents qu'il présentait à son entrée, il n'est pas guéri de sa maladie. Ne croyez pas, Messieurs, que j'aie la prétention d'obtenir ce résultat; seulement, je voudrais tâcher de fortifier, de tonifier cet enfant, de le soutenir en un mot, et de lui donner la vigueur nécessaire pour arriver à l'âge où la diathèse pourra disparaître d'elle-même, jusqu'à 30 ou 40 ans. Pour obtenir ce résultat, le fer, le quinquina, l'arsenic peut-être, l'hydrothérapie surtout devront être et seront employés concurremment et tour à tour; et si, au lieu de vous parler d'un enfant pauvre, d'un enfant d'hôpital, j'avais à m'occuper d'un enfant d'une classe aisée, je vous dirais: faites-le changer de climat, envoyez-le dans le Midi. L'hémophylie, dit M. Gintrac, est propre aux pays septentrionaux; pourquoi ne pas diriger vers le Midi les individus qui en sont affectés? Dequevauvilliers cite un cas heureux, et quand on a affaire à l'hémophylie, le danger doit rendre hardi, et l'espoir du succès de rendre ferme et persévérant.

THÉRAPEUTIQUE ET PHYSIOLOGIE

Les préparations d'aconit. — Action du froid sur le lait et les produits qu'on en tire.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la valeur thérapeutique de l'aconit est discutée; tous les auteurs à peu près, qui ont expérimenté cette substance, ont été frappés par l'inégalité d'action des préparations dont elle fait la base. Cette irrégularité dans les effets, beaucoup plus marquée avec l'aconit qu'avec tout autre médicament d'origine végétale, tient à un grand nombre de circonstances qu'on peut ranger sous trois chefs principaux: parties employées, préparation, provenance. Quelques mots sur ce sujet.

Il est clair que si la matière active, l'alcaloïde, par une sélection spéciale, se localise dans une partie de la plante, les autres parties sont ou peu actives ou inertes; les médicaments à base d'aconit devront donc être préparés dans tous les cas avec l'organe favorisé, de manière à offrir, avec le plus petit volume, le maximum d'efficacité. En ce qui concerne la préparation, les méthodes, les procédés, les véhicules surtout devront être choisis en vue de l'extraction de cette matière active, et, dès à présent, en raison des notions acquises sur la constitution de l'aconit, il est possible de faire une première élimination parmi les préparations que l'usage a consacrées. La provenance de la plante a aussi son intérêt; généralement la culture lui enlève en partie ses propriétés toxiques; il vaut donc mieux employer celle qui croît naturellement dans les lieux sauvages du Dauphiné et de la Suisse. Mais encore est-il nécessaire de tenir compte de son âge, du mode de dessiccation, de l'époque de l'année où la récolte a été faite.

Toutes ces observations, disons-nous, ont été faites déjà. M. Oulmont vient de les renouveler dans un mémoire qu'il a présenté à l'Académie de médecine. Mais en entrant dans le détail de ses observations, nous y trouvons des conclusions tellement opposées aux idées reçues que nous croyons devoir en entretenir nos lecteurs.

D'après M. Oulmont, les fleurs, les tiges, les feuilles, les semences ont une action incertaine et presque nulle; les racines, au contraire, renferment les principes actifs, mais diffèrent d'activité selon leur provenance. Il suit de là que les alcoolatures de feuilles, de tiges, de fleurs et de semences, à l'état frais, sont des médicaments inertes à dose faible; on peut les administrer aux animaux à la dose de 60 à 40 gr., à l'homme, à celle de 15 et 20 gr., sans produire d'effets appréciables. Au contraire, les alcoolatures de racines sont des préparations actives et dont il se

---

rière, ces titres nous suffiraient largement pour affirmer que Massignon a bien mérité de la pharmacie parisienne.

En terminant ces lignes nécrologiques, un nom cher à cette pharmacie parisienne remplit ma pensée. Ce nom que le journalisme médical a rendu populaire, que cinquante ans de philanthropie ont entouré d'innombrables amis, que les bienfaits semés dans les contrées de son berceau, la Savoie, prédestinaient au sénat, ce nom comblé des honneurs de la patrie originelle et de la patrie d'adoption, ce nom qui était le synonyme du plus fin esprit gaulois, l'expression la plus heureuse de l'affabilité humaine, ce nom n'appartient à notre profession que par les services qu'il lui a rendus, par l'affection qu'il lui portait, par la défense chaleureuse de ses intérêts.

Ce nom est le Dr Caffe. Sa mort laisserait le *Journal des connaissances médicales* aux prises avec l'inconnu, sans l'intervention filiale du savant histologiste, le Dr Cornil.

Caffe s'était incarné depuis longtemps dans son journal. Sa politique professionnelle n'avait qu'un but: la divulgation de la science de guérir, une tolérante amitié entre les hommes les plus aptes à la vulgariser, les médecins et les pharmaciens.

Il a toujours combattu pour l'alliance de la dignité et de la liberté dans les deux professions, et son comité de rédaction n'a jamais cessé de compter dans son sein un pharmacien de premier ordre, instruit et libéral.

Mais son œuvre de prédilection a été l'article nécrologique. Là son excellent cœur se donnait ample carrière. Son bonheur était d'arracher à l'oubli le nom d'un honnête homme, — d'un homme dévoué, — et ils pullulent parmi les praticiens, — à défaut du nom d'un savant.

Il fouillait par sa correspondance les coins les plus ignorés de la France, et quand il avait mis la main sur une existence éteinte, pleine de modestie et de charité, entourée de l'indifférence ou de la vénération de la plus humble clientèle, sa satisfaction était sans bornes, et de sa plume éloquente, émue, il combattait l'ingratitude et rendait justice au devoir loyalement rempli.

Caffe avait encore une plus haute préoccupation: l'extinction de l'ignorance; et comme sanction, les écoles primaires de son pays, où il repose, recevront un jour cent mille francs, de sa succession, pour augmenter le nombre des petits lettrés.

Cet acte patriotique couronne dignement une existence utile et sympathique.

Emile Genevoix.